

# Femmes dans la sidération du désespoir

*Tezer Özlü et Füzuzan sont deux femmes connues en Turquie pour la force de leurs romans qui expriment la douleur d'être. Elles brossent un portrait profond et sensible de la Turquie, éreintée par l'Histoire, et qui se cherche, toujours tiraillée entre les traditions, le conformisme, le poids des institutions et un inéluctable changement au contact de l'Europe.*

JEAN-PAUL CHAMPSEIX

## TEZER ÖZLÜ

### LES NUITS FROIDES DE L'ENFANCE

trad. du turc par Agnès Chevallier, Elif Deniz et Pierre Vincent

Bleu autour, coll. « D'un lieu l'autre », 124 p., 14 €

## FÜRUZAN

### PENSIONNAIRE D'ÉTAT

trad. du turc par Elif Deniz

Bleu autour, coll. « D'un lieu l'autre », 308 p., 22 €

## AHMET HAMDİ TANPINAR

### HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE TURQUE DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

Édition française dirigée et présentée

par Faruk Bilici

Actes Sud/Sindbad, 910 p., 38 €

Tezer Özlü eut une existence brève et chaotique, entre révolte et folie. Née en 1942, elle incarne la volonté fébrile de s'émanciper et de tenter de vivre. Enfant d'une famille aisée, elle vit une double culture, en fréquentant le collège catholique autrichien d'Istanbul, à la discipline prussienne. Ce milieu l'horripile : « *Les sœurs sont plus folles les unes que les autres. On ne perçoit pas la moindre affection entre elles.* » Lucide, elle affirme : « *Cette prison m'a donné une langue. Une langue et, avec elle, un deuxième monde. Pour que je n'appartienne à aucun de ces deux mondes. Pour que je sois condamnée à ne vivre nulle part.* » L'accès à une culture livresque occidentale accroît la contradiction profonde avec un mode de vie étriqué et asphyxiant. Elle arrête ses études à vingt ans, séjourne à Paris où elle fait la rencontre d'un écrivain turc qu'elle épouse mais avec qui elle ne s'entendra pas. Maniac-dépressive, elle est internée à plusieurs reprises. Neuroleptiques et électrochocs se succèdent.

En 1971, le coup d'État militaire la déstabilise encore davantage. Elle écrit un recueil de nouvelles, *L'Ancien Jardin*, puis *Les Nuits froides de l'enfance*. Ce roman moderne, dans une Turquie encore traditionnelle, ne peut manquer de susciter des remous. L'auteur s'oppose dans ces écrits au « réalisme social » qui prévaut dans le pays, et qui est seul connu à l'étranger. En 1981, elle s'installe à Berlin, puis à Zurich, et écrit en allemand la relation de son voyage sur les traces de Pavese (*Sur les traces d'un suicide*). Elle meurt d'un cancer en 1986.

Son roman *Les Nuits froides de l'enfance* est une autofiction avant la lettre, entre réalité, fantasmes et ellipses. L'enfance, ponctuée par les coups de sifflet du père, ancien professeur de gymnastique, se déroule dans un foyer conven-

tionnel et sans amour. Face aux certitudes nationalistes et militaristes de son père, elle se désespère : « *Nuit et jour, je pense à me tuer. Sans raison précise. Vivre ou mourir : c'est pareil. Juste une inquiétude.* » Son livre évoque, avec franchise, sa sexualité de nubie avec ses cousines, ce qui n'a pu manquer de choquer les lecteurs de l'époque. Elle aspire à un hédonisme heureux qu'elle ne parvient guère à atteindre. La part d'ombre et de folie menace tous ses instants. Elle apprend à vivre avec : « *La vie ne va pas sans passions. Plus on aime la vie, plus la mort que l'on se figure devient belle.* »

Le recueil de nouvelles *Pensionnaire d'État*, publié en 1971, est le premier ouvrage de Füzuzan, née en 1935. Il reçoit le prix Sait Faik (auteur de nouvelles remarquables dont les éditions Bleu autour rééditent l'œuvre). Les premières nouvelles, d'inspiration autobiographique, expriment la difficulté d'exister, tout particulièrement pour les femmes, dans une société de frustration, où règne le « c'était tellement mieux avant », toute pleine de la crainte du qu'en-dira-t-on et de l'obsession du déclassement... L'exil et les stigmates de la dure Histoire turque sont partout. D'autres nouvelles suggèrent un rapprochement avec Nathalie Sarraute dans le flux de pensées et de réflexions.

Le texte le plus impressionnant, peut-être, est une longue nouvelle : « *La rançon* ». La narratrice est une femme âgée qui se remémore son existence passée dans une grande demeure où elle fut conduite, enfant. Elle y grandit, sans jamais en sortir. La rue, le jardin même lui restèrent inconnus. Âgée, elle prend conscience, peu à peu, de l'état de semi-esclavage qu'elle a enduré. Exploitée sans vergogne, abusée régulièrement, elle est finalement chargée de garder l'immense maison froide et déserte, seule, pendant trois ans. Sa seule consolation est ce qu'elle appelle un « *cahier aux images* », qui est un album de mode. Les propriétaires lui cachent son identité, ne la rétribuent pas et finissent par l'abandonner, en la mariant à un vieil homme étroit et sombre.

« *Ceux que j'avais connus ne m'avaient pas fait de mal, mais il y avait quand même quelque chose de mal que je ne comprenais pas. Je m'étais mise à avoir des pensées à cette époque-là.* » Elle ne ressent nulle révolte mais accède progressivement à une distance qui lui permet de poser un regard lucide sur son existence. Après un constat personnel sans appel : « *J'avais réfléchi, c'était vrai : j'étais laide, j'étais paysanne* », suivent des remarques désabusées sur l'existence comme : « *Depuis ces années jusqu'à maintenant, je n'ai rien compris de l'homme, de l'union de l'homme et la femme. À quoi bon ?* »

Elle prend conscience de la réalité du mot

« *rançon* », que la gouvernante avait défini naguère comme « *la chose qu'une personne prend à une autre et qui ne lui est pas due* ». La rapacité des propriétaires, leur bonne conscience et l'absence de tout droit pour les pauvres, et en particulier les femmes, sont accablantes. La petite remarque incidente : « *C'est aussi ce soir-là que j'avais bu mon premier café* » montre l'ampleur du mépris. La servante, qui sert le café depuis des années, doit attendre le départ définitif des maîtres de maison pour connaître, enfin, le goût du breuvage que les possédants boivent à l'envi.

Sa lucidité émergente se double de fantasmes qu'elle juge comme étant le signe de sa sénilité. Elle rêve, par exemple, de retrouver sa mère, toute jeune, qui la prendrait dans ses bras. Elle est même saisie de nostalgie pour son lieu de naissance qui lui fut caché et qu'elle n'a jamais connu. Elle s'interroge, angoissée et pathétique : « *N'y a-t-il pas dans ce monde une personne qui me reste de mon enfance ?* » Il n'y a plus personne dans l'avenir non plus, puisque son fils est parti en Allemagne, et se contente d'envoyer des « *images* », c'est-à-dire des cartes postales.

La finesse et la sensibilité de Füzuzan se manifestent dans les portraits psychologiques forts et incisifs qui attestent d'une profonde connaissance de la société turque, de ses transformations et de ses persévances. La fureur de Tezer Özlü et sa pulsion de mort expriment, d'une autre manière, un même malaise tragique. Entre l'exil intérieur et la fuite, toutes deux donnent de leur pays l'image d'une société de castes conformiste, égoïste, terne et corrompue. Chez Füzuzan, il apparaît clairement que la sécheresse des sentiments, l'absence d'amour véritable et d'affection sont dues à cette séparation absolue des sexes qui interdit la connaissance de l'autre et renferme, irrémédiablement, sur le même et le répétitif. Avec Tezer Özlü, il s'agit de l'incompréhension programmée par l'éducation et les survivances qui accumulent mépris et contretemps entre les hommes et les femmes. Il est vrai qu'elle attendait beaucoup de l'amour : « *Ce séisme qui saisit deux êtres est l'essence même du monde.* »

La littérature turque contemporaine commence à être mieux connue grâce à la belle ténacité des éditions Bleu autour. Pour avoir une idée plus précise du passé, la parution de l'ouvrage de référence d'Ahmet Hamdi Tanpinar *Histoire de la littérature turque du XIX<sup>e</sup> siècle*, traduit en français chez Actes Sud, arrive à point. Elle constitue beaucoup plus qu'une chronologie littéraire érudite. Tanpinar, qui fut professeur, poète et romancier, restitue, avec rigueur et subtilité, les mouvements de pensée contradictoires qui travaillaient la Turquie pendant cette période de déclin et de recomposition. |